

Une impasse à Sidi Bou Saïd

Amina Said

Avec Moncef l'ami poète, nous étions convenus depuis Paris que fin avril, lors de mon séjour dans ma ville, Tunis, nous donnerions une lecture pour présenter quelques-uns de mes derniers poèmes. Il me confirma que deux rendez-vous étaient pris, au centre culturel de Carthage, d'abord, puis le lendemain sous la coupole d'un bâtiment carré baptisé musée, situé au cœur du village blanc et bleu de Sidi Bou Saïd, dont peintres et poètes ont fait leur havre.

Au jour dit, je montais hésitante, ma mémoire des lieux devenue incertaine, la rue qui mène au café des Nattes. Le vent soufflait de la mer proche et je m'étais enveloppée dans une cape de laine noire en prévision de la fraîcheur de la nuit. Tout en marchant, je me rappelais que cet ancien village maraboutique devait son nom à Abou Saïd el-Béji, qui n'était autre que le patron des mers. Je n'avais jamais vu la lampe qui brille en permanence sur son catafalque. Selon la légende, Saint Louis, loin de mourir de la peste comme on le prétendait, se serait réfugié auprès du marabout avant de se convertir et, suivant ses conseils, aurait fait croire à sa mort, puis il se serait uni à une jeune Berbère et aurait fini ses jours vénérés de tous, avant d'être enterré à Sidi Bou Saïd.

Vers le milieu de la rue, une femme, qui se tenait les bras croisés sur le seuil du « musée », me regardait venir derrière de grosses lunettes. Deux hommes qui allaient en sens inverse firent à mon sujet une réflexion en arabe, supputant que j'étais Égyptienne. Je continuais ma route me tordant les chevilles sur les larges dalles inégales. Parvenue à la hauteur de la femme immobile qui m'observait toujours, je lui demandai si c'était bien le lieu que je cherchais, elle acquiesça. Je me présentai, elle dit qu'elle était peintre, qu'elle exposait et serait heureuse de m'écouter ce soir-là. Derrière elle les couleurs vives de ses œuvres contrastaient avec la blancheur des murs. Sur la table et dans des vases à même le sol, des fleurs étaient disposées en bouquets printaniers. Je visitai l'exposition.

Nous évoquions les bleus, les blancs, les ocres et les verts de mon pays, où elle avait choisi de vivre, lorsque Moncef arriva à grandes enjambées, le sourire à fleur de moustache et l'œil éternellement rieur, cet œil plissé du pêcheur-poète scrutant les eaux profondes de la vie. L'accompagnait un poète français, Jean-Claude, qui revenait de Mahdia, la ville marine riche de toute la mémoire de Moncef. Tandis que nous bavardions, on déposa devant chacun de nous un petit verre de thé couleur de terre.

Des hommes, des femmes commencèrent à arriver et, peu à peu, la salle carrée s'emplit. Michèle, la femme de Moncef, fit une entrée lumineuse, son visage, sa blondeur, se détachant sur les murs que le crépuscule paraît d'ombres et de reflets bleutés. Moncef, qui faisait face à la porte, accueillit deux retardataires d'un « nous vous attendions ! » gourmand et tellement évident que cela déclencha un fou rire chez Jean-Claude et moi. Habitant le village depuis des années, Moncef y connaît pratiquement tout le monde.

Nous prîmes place autour de la table et Moncef présenta chacun de nous. Je priai Jean-Claude de commencer, ce qui parut le surprendre. Les mots emplirent la pièce, très sonore, et je crois que ce soir-là, le thé vraiment fort qu'on nous avait servi produisait son effet. « J'ai voulu, modeste, dit-il de sa voix tranquille, suivre, cheminant, vos routes, parfois près de la mer... et le nom de la mer me revient d'évidence comme la ligne du crépuscule... »

J'enchaînai, tandis que les terrasses bleues livraient passage à la nuit. Après notre lecture croisée, Moncef nous fit don de l'un de ses derniers textes.

Lorsqu'il eut terminé, un homme aux yeux pétillants et aux cheveux bouclés, assis au premier rang, remarqua que lorsque Moncef disait son texte, le sol semblait tanguer sous nos pieds, comme si nous étions soudain transportés dans une barque en haute mer. De fait, les mots, les vers, le rythme du poème de notre ami emportaient, roulaient son corps, sa voix dans un flux et un reflux incessants, vagues écumantes venues du plus lointain horizon, montant, déferlant, se brisant, avant de renaître entre ces murs nacrés, où peu à peu nous nous sentions pris de vertige.

Pour finir, Moncef proposa sa traduction en arabe de quelques-uns de nos textes. Alors, une rose des vents tracée sur le sable prit forme, puis, retournant à l'absolu des dunes, se fondit « dans l'immense marée des déserts ». Suivirent d'intéressants échanges avec les personnes présentes. L'homme qui, à un moment avait cité de mémoire et en anglais des vers de Milton, je crois, évoquant « les du temps », fut le premier à nous rejoindre. Comme je m'apprêtais à lui dédicacer un recueil, il me demanda d'inscrire : « À mon ami Turki », mais se ravisant

aussitôt, il ajouta : « Hédi, parce qu'il y a beaucoup de Turki ! » Je sus alors qu'il s'agissait du grand peintre et du meilleur portraitiste de Tunisie. Plein d'enthousiasme, il nous invita à nous rendre dans sa maison toute proche, afin de nous montrer sa dernière œuvre.

Nous fûmes tout un groupe à lui emboîter le pas, l'écho de nos voix ricochant sur le pavé désert à cette heure. Le vent était tombé, les étoiles veillaient dans le ciel noir, une lumière dorée trahissait les rares fenêtres donnant sur la rue. Au fond d'une impasse, Hédi frappa au portail bleu de sa maison et annonça notre arrivée. L'un des battants s'ouvrit, et nous fîmes irruption dans la cuisine où fils, son frère Zubeir, peintre lui aussi, et une autre personne prenaient leur repas devant un poste de télévision allumé. Nous traversâmes une petite pièce, où étaient entreposés des toiles, un chevalet et du matériel de peinture. Elle donnait sur le patio cerné de murs blancs. Là, depuis un cercle de terre, un arbre magnifique implorait le ciel nocturne de ses branches tortueuses et sombres. Notre hôte évoqua avec ravissement la clarté qui, le jour venu, inondait cette cour. Dans le salon meublé de longs divans, de tables, de fauteuils, où sa femme nous salua avant de disparaître, plusieurs peintures étaient suspendues côte à côte.

Et là, à droite, sur le mur du fond, une toile aimanta mon regard. « D'habitude, disait le peintre, je fais de l'abstrait, j'ai même eu un prix pour cela ! Mais cette fois, j'ai voulu représenter ce lieu, tout près d'ici... » J'eus l'impression d'avoir pénétré à l'intérieur du tableau. La voix se faisait plus lointaine à mesure que j'avançais dans l'impasse aux deux colonnes gardiennes. Il me sembla que je passais réellement sous ce plafond en voûte, que je foulais ce pavé vieux comme le marabout du village, que je longuais ces murs blancs où se jouait

le mystère de l'ombre et de la lumière, et qu'une fois parvenue au bout, une porte de bois bleu allait s'ouvrir. « Un tableau que j'ai peint en une journée... On accède à la quatrième dimension » précisa Hédi Turki. J'avais déjà, moi, accédé à cette autre dimension. Et je compris, à leurs regards rivés sur la toile, que l'imaginaire de mes compagnons aussi était du voyage.

Trois jours plus tard, le 1^{er} mai, je revins à Sidi Bou Saïd, pour rendre visite à Moncef, dans sa maison de plein ciel, aux couleurs de vent et de nuage. L'accueil fut comme toujours chaleureux. Après un repas composé d'une riche moisson marine recueillie le matin même le long de la côte, il proposa de faire le tour du village.

Sur les quais, hâlés par les reflets du soleil à la surface des flots et habitués au vent froid, les hommes de la mer, tous descendants des Andalous établis dans la région, tous pêcheurs de pères en fils, plombaient ou ramendaient leurs tramails, échangeant de rares paroles et tirant des bouffées grises de leurs cigarettes. Moncef demanda des nouvelles des absents : « ils jouent au ballon sur la plage » répondit un jeune homme au chandail troué, qui évoqua ensuite discrètement avec Moncef le mal qui le rongait. Sur l'eau sale du bassin dansaient les chalutiers au repos.

Nous poursuivîmes notre chemin. Le café récemment ouvert sur la rive, près de la maison investie par le service des douanes, accueillait les nombreux citadins venus en ce jour férié respirer l'air du large. De jeunes couples qui s'étaient donné rendez-vous dans les chemins creux restaient figés chaque fois que quelqu'un passait. Des lycéennes, peut-être envieuses, semblaient les plus cruelles à leur égard.

Escaladant la route à flanc de colline, entièrement recouverte de gravier et bordée d'arbres et de jardins, je vis, de cette hauteur, avant de passer devant la maison secrète du poète Lorand Gaspard, une épave rouillée, malmenée par les vagues. « Un ancien navire-restaurant expliqua Moncef, qui un jour à explosé, tuant le fils du propriétaire. Une vengeance, qui sait ? » La ferraille éventrée par le souffle violent avait été remorquée et abandonnée en ce point sauvage et rocheux de la côte sans que personne ne protestât. Et, peu à peu, elle avait été dépouillée de tout ce qui pouvait encore servir.

Nous entrâmes de nouveau à Sidi Bou Saïd et fîmes le tour de ses rues et de ses ruelles, longeant les façades sculptées et les portes des maisons aux jardins secrets. À un carrefour, tout en haut du village, les paumes pleines d'une collection tintinnabulante de pièces de monnaie de tous les pays, un étrange nain nous accueillit. À son flot de paroles, Moncef répondit le plus naturellement du monde, avant de m'annoncer : « je vais te montrer l'impasse que Hédi Turki a représentée dans son tableau. »

En cette fin d'après-midi, l'impasse déserte, en partie recouverte d'un plafond en arceaux et affectant la forme d'un T, se voilait d'ombre. Les deux colonnes veillaient à l'entrée. Il me parut magique de passer sous l'arche blanche, d'une très belle architecture. Soudain, comme si je franchissais un seuil, j'eus l'impression d'entrer dans la toile...

J'avançai, impressionnée par le silence. À droite, la brèche qu'avait laissée une porte depuis longtemps disparue livrait au regard les ruines d'une maison. Dans ce qui avait dû être un patio plein de vie et de lumière poussaient l'herbe et la broussaille. Le vent y avait élu domicile et la voûte du ciel servait

de coupole. Des murs se détachaient des pierres ocre dont toute peinture s'était effacée et, sous l'effet conjugué du temps, du soleil et de la pluie, elles retournaient à leur état initial. Sur un mur, une pancarte annonçait une prochaine construction...

J'avançai encore. L'impasse barrée par une maison très simple, dont la façade s'ornait d'une porte peinte en bleu, s'ouvrait sur le ciel qui, à cette heure, s'embrumait. Les battants restèrent clos, mais, l'espace d'un instant, quelqu'un peut-être m'observa du haut d'une lucarne.

Revenant lentement sur mes pas, je quittai le tableau et entrai de plain-pied dans la lumière comme dépolie du crépuscule, où flânaient des citadins et des habitants du village.

